DAISY E. DEVREESE

JEAN-BAPTISTE CLEMENT

Jean-Baptiste Clément rentre à Paris le 8 janvier 1880, après une absence de huit ans et demi. Condamné à mort par contumace pour sa participation à la Commune, il avait passé huit années en exil à Londres et six mois à Bruxelles. Il a quarante-quatre ans et il ne compte pas mettre un terme à sa lutte pour le socialisme. Ceci est bien dans son caractère. Pour Clément, le socialisme est une notion morale; il le veut parce qu'il veut la justice.[1] Ce sentiment est assez fort pour le pousser à surmonter tous les obstacles.

En 1881, il est l'âme du «Comité National», où il parvient toujours à faire accepter les motions les plus avancées.[2] En 1882, il suit Brousse et rallie la Fédération des Travailleurs Socialistes de France, à laquelle il préfère en 1890 le Parti Ouvrier Socialiste Révolutionnaire de Jean Allemane.[3] En 1901, il représente une fraction allemaniste-blanquiste.[4]

Mais Clément n'est pas l'homme d'un seul groupe; il paie de sa personne partout où cela paraît nécessaire, que ce soit dans la Nièvre et le Cher, pour la libre-pensée, comme en 1886-1887,[5] ou durant une

[1] J.-B. Clément, Questions sociales à la portée de tous, nº 9, Aux femmes du peuple, p. 145; nº 10, Il y aura toujours des pauvres et des paresseux, p. 149; nº 19, La lutte de classes, p. 301: «... en faisant même abstraction de nos théories et de notre impatience de voir l'harmonie des intérêts remplacer cet égoïsme mal compris qui pousse les humains à s'entre-dévorer les uns les autres. Egoïsme qui laisse de bien loin derrière lui l'anthropophagie encore en usage chez les peuplades dites barbares et que notre prétendue civilisation ferait, cependant, frissonner d'horreur»; nº 20, L'action révolutionnaire, couverture.

[2] H. Manceau, «Un cinquantenaire: Jean-Baptiste Clément poète communard et pionnier du socialisme français», in: Cahiers Internationaux, t. V, nº 49, p. 59.

[3] Dictionnaire Biographique du Mouvement Ouvrier Français, t. V, pp. 125-127: Jean-Baptiste Clément.

[4] L. Daumal, J.-B. Clément. Chansonnier du peuple et propagandiste, Charleville 1937, p. 95: «En 1901, Clément représente au <Comité de Vigilance> qui prépare l'unité, la tendance allemaniste-blanquiste. C'est ce comité qui accepte le don de 10.000 francs du docteur Kasimir pour créer, rue V.-Massé, la Bibliothèque d'édition et de propagande socialiste.»

[5] Questions sociales, nº 17, Au citoyen Gambon.

tournée de propagande syndicale à Lille et à Roubaix, en compagnie de Guesde et de Lafargue en 1892.[1] Il le proclame d'ailleurs lui-même: «N'étant pas un doctrinaire...»,[2] ou bien «... si toutefois c'est être révolutionnaire que de vouloir un monde meilleur, le bien-être et l'égalité pour tous».[3] Ses écrits témoignent des multiples influences que sa pensée a subies, et ce qu'il réalise dans les Ardennes, entre 1885 et 1894, démontre qu'il ne faut point être doctrinaire pour organiser et éduquer les ouvriers. Ce sont là les deux moyens par lesquels il espérait faciliter l'avènement de la société équitable qui est restée son utopie. S'il fallait le définir, nous dirions: un syndicaliste révolutionnaire avant la lettre.[4]

Comme beaucoup de militants socialistes de la fin de l'Empire, Clément a subi l'influence de Proudhon. Mais après le retour en France, cette influence se traduit surtout par l'opposition à une conception caractéristique de Proudhon: celle qui concerne le rôle de la femme. Clément s'adresse directement aux femmes, et leur dit qu'elles ont bien un rôle à remplir dans la lutte pour le socialisme: celui d'éducatrices.[5] Sa foi dans la révolution nous semble davantage tirée des conceptions de Blanqui que de celles de Bakounine; nous ne le considérons pas comme un anarchiste. Sa grande admiration pour Blanqui subsistera;[6] pourtant, Clément ne se fie plus au blanquisme pur pour préparer la révolution.

Clément a retenu de l'A.I.T. et de Marx l'internationalisme[7] et la nécessité d'entraîner dans la lutte commune pour le socialisme les ouvriers d'usine et de manufacture, aussi bien que les ouvriers agricoles.[8] Il est convaincu qu'entre les vaincus et les vainqueurs de la Commune il n'y a pas de conciliation possible.[9] C'est peut-être sa façon

[1] D.B.M.O.F., t. V, p. 126.
[2] Questions sociales, n° 1, Les gouvernements, p. 16.
[3] J.-B. Clément, Chansons, Paris 1885, p. 21.
[4] Différents auteurs ont souligné l'importance du groupe allemaniste pour le syndicalisme révolutionnaire: H. Dubief, Le Syndicalisme révolutionnaire, Paris 1969, pp. 19-20; F. F. Ridley, Revolutionary Syndicalism in France, Cambridge 1970, p. 47. Le terme semble très bien s'appliquer à Clément, bien que, strictement parlant, il n'y ait pas vraiment participé. Mais il ne faut pas attendre l'expression pour voir apparaître l'action.
[5] Questions sociales, n° 9, Aux femmes du peuple, pp. 133-149.
[6] J.-B. Clément, Chansons, pp. 231-233; «Liberté-Egalité-Fraternité», poème dédié à Blanqui.
[7] J.-B. Clément, Chansons, pp. 315-316, «La chanson du Semeur».
[8] J.-B. Clément, Chansons, p. 13; L'Emancipation, 2e année, n° 2, 13 janvier 1889, cité par H. Manceau et R. Robinet, «Jean-Baptiste Clément. Textes et Documents inédits», in: Présence Ardennaise, 1953, n° 15, pp. 43-44; J.-B. Clément, La Chanson Populaire, Paris 1900, pp. 48-50, «En avant, Paysan!».
[9] J.-B. Clément, Chansons, p. 12.

à lui d'exprimer sa foi dans la lutte des classes.[1] Mais il manifeste une méfiance profonde à l'égard de «la science dans le socialisme»[2] et de l'action politique des ouvriers.[3]

Ces quelques idées de Clément sur le socialisme sont issues de l'expérience d'une période qui commence le 4 septembre 1870 et s'achève par la Semaine sanglante. Il semble que tout ce qu'il a vécu avant ces semaines cruciales se soit cristallisé à ce moment, et que ce qu'il a fait depuis est marqué par la volonté d'éviter à tout prix un second échec.

Pendant les dernières années de l'Empire, Clément fréquentait les milieux journalistiques jacobins et blanquistes. Il a participé aux «journées» blanquistes (31 octobre, 22 janvier), et il vote pour le Comité de Salut Public, qui n'a pas sauvé la Commune. Son intervention auprès du maire Arago tendant à obtenir la libération des Internationaux constitue au moins une marque d'intérêt pour leur mouvement. Son expérience des réunions de la Commune l'a amené à repousser l'action politique, imposée par l'Internationale (après la chute de la Commune, il est vrai).[4] La conduite ultérieure de son collègue d'un jour à la Commune, Méline, futur président du Conseil, ne le fit certainement pas changer d'opinion.[5] Quant au socialisme scientifique, il est à l'opposé de ce que Clément tient pour la solution du problème de l'éducation des ouvriers: «... et voulant rester à la portée de tous par une forme simple, humaine, persuasive....»[6]

Pour faire pénétrer le socialisme dans les masses ouvrières, Clément veut en premier lieu émouvoir pour faire comprendre, et non raisonner.[7] Il faut que le peuple voie sa misère, sans quoi: «Pauvre peuple, on te méprise et l'on te mitraille... Etant le nombre, tu serais la force, le maître si tu voulais; mais tu n'es rien, parce que tu es l'ignorance, la crédulité et l'insouciance.»[8] Clément choisit la voie de l'éducation

[1] Le n° 18 des Questions sociales porte le titre La lutte de classes. De là à interpréter ce titre comme purement marxiste, il y a loin.

[2] «Je nie la science dans le socialisme», en 1878. Cité par Manceau et Robinet, loc. cit., p. 24; Questions sociales, n° 7, La question sociale, pp. 110-111; Le Socialiste Ardennais, 1er août 1897.

[3] H. Manceau, Des luttes ardennaises, Paris 1969, p. 72.

[4] J.-B. Clément, La Revanche des Communeux, Paris 1886-1887, ch. XI: La Bataille des loyers, pp. 98-110.

[5] J.-B. Clément, Cent chansons nouvelles, Paris s.d., pp. 84-85, «Stances à Méline», 18 octobre 1897.

[6] Questions sociales, n° 1, Les gouvernements, p. 16. La formule se trouve répétée sur toutes les couvertures des Questions sociales.

[7] H. Manceau, «Un cinquantenaire», p. 58: «Ce sont des choses très empoignantes et qui, sous la forme de l'histoire, vulgarisent et font aimer nos idées, faisant comprendre.»

[8] Le Cri du Peuple, 27 février 1871, cité dans D.B.M.O.F., t. V, p. 126.

ouvrière, par ses brochures *Questions sociales à la portée de tous*,[1] ou encore par la création d'une école d'orateurs, dans les Ardennes.[2] Il savait d'ailleurs d'expérience que les écrits théoriques ne sont pas à la portée des ouvriers,[3] et «[il] faut des chercheurs de solutions, mais, il faut aussi des hommes qui préparent les autres à les repousser ou à les admettre»[4]. Il avait «un genre qui plaisait beaucoup à Paris, celui d'expliquer les questions sociales à la portée des petites intelligences: je les débarrasse de la science économique et ne m'occupe que du côté humain de la question»[5]. Il maniait très bien ce genre, et il le savait.

Car il faut constamment revenir à la personnalité de Clément pour comprendre ses actions et ses réalisations. Malgré un comportement extérieur qui peut paraître un peu «artiste», Clément avait beaucoup d'ordre[6]; et «quoique très-très-très révolutionnaire, [il] est en même temps extrêmement formaliste».[7] Clément apparaît comme un militant très complet: il en a l'ardeur, et la persistance, ce qui est assez rare; son sens de l'ordre et peut-être même son«formalisme» ont rendu possibles les réalisations ardennaises; il est bon orateur et bon journaliste. Sa modestie ne gâte rien. Evidemment, on peut supposer que partout où son arrivée est annoncée, les ouvriers savaient qu'il avait été «de la Commune»; il est parfois mal servi par cette réputation. Ce fut le cas, tout au début, dans les Ardennes.[8] Mais à notre connaissance, il n'a jamais imposé un raisonnement ou une solution en s'appuyant sur l'autorité que pouvait lui conférer le fait d'avoir été membre de la Commune. Il considérait qu'il avait simplement fait son devoir.

Les groupes qui se déclarent de leur propre autorité les héritiers spirituels de la Commune se disputent Clément. Son incontestable grandeur méritait mieux.

[1] Commencées en 1878, comme le dit Manceau («Un cinquantenaire», p. 58). Les dix premiers numéros de la série sont tous imprimés à Bruxelles; il existe une autre série, reprenant les mêmes titres, et complètement éditée à Paris, chez Jean-Marie, 1886-1887.

[2] H. Manceau, Des luttes ardennaises, pp. 73-74.

[3] Questions sociales, n° 7, La Question sociale, pp. 110-112: «... cette *science sociale* qui doit être le salut des travailleurs, dans laquelle il doit puiser les principes de son affranchissement a-t-elle été mise à sa portée? S'est-on efforcé de la rendre simple, claire, facile à saisir, propre à émouvoir, à convaincre? Non!» Plus loin, pp. 115-116, Clément donne une description savoureuse du travailleur qui essaie de lire un traité d'économie politique et sociale, qui n'y comprend rien, et qui abandonne la lecture du traité.

[4] Questions sociales, n° 9, Aux femmes du peuple, p. 146.

[5] Clément à Liebknecht, le 20 août 1878, I.I.S.G. Amsterdam, Liebknecht-Nachlass, 103/1.

[6] Manceau et Robinet, loc. cit., pp. 6-7.

[7] Gustave Bazin à Louis Bertrand, (Londres) le 11 septembre 1879, Institut Emile Vandervelde, Bruxelles, Correspondance 28.

[8] L. Parassols, Un Apôtre. Jean-Baptiste Clément, Paris 1904, p. 27.